
POUR LE XVII. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'Envie.

Nemo poterat ei respondere verbum. *Personne n'avoit le mot à lui répondre. S. Matth. c. 22.*

C'EST ainsi que notre Seigneur fermoit la bouche à ses ennemis, tantôt en leur faisant des questions à quoi ils ne savoient que répondre ; tantôt en répondant aux leurs, avec une sagesse, dont ils étoient acablés, & qui les rendoit tout confus, les prenant par leurs propres paroles, faisant servir à leur condamnation la loi de Moïse qu'ils citoient à tout propos, qu'ils interprétoient faussement, & qui étoit le malin prétexte de leurs accusations, le fondement prétendu de leurs calomnies.

Il semble que l'inutilité de leurs efforts auroit enfin dû les faire rentrer en eux-mêmes, & changer la haine dont ils étoient animés contre Jésus-Christ, en amour, en admiration, en reconnaissance pour la sainteté, les miracles, les bienfaits dont ils avoient journellement sous les yeux, les preuves les moins équivoques & les plus

L vj

frappantes. Point du tout : plus il se montre aimable, plus ils le haïssent : plus il fait éclater de puissance, de sagesse, & de bonté, plus ils cherchent à le noircir & à s'en défaire : quels monstres !

Haïr quelqu'un dont les œuvres sont mauvaises & qui ne s'occupe qu'à faire le mal, cela se conçoit ; mais haïr quelqu'un dont la conduite est irrépréhensible en tout sens, & qui fait du bien à tout le monde, voilà ce que l'on ne croiroit point, si l'expérience ne nous apprenoit que la haine, quand elle est produite par l'envie, comme étoit la haine des Pharisiens contre Jésus-Christ, devient d'autant plus envenimée & plus cruelle, que celui qui en est l'objet paroît plus estimable & plus aimable.

Quelle étrange passion que l'envie ! elle nous fait haïr notre semblable à cause du bien qui est en lui ; elle nous inspire de l'aversion pour certaines personnes, à cause des avantages dont elles jouissent, à cause des bénédictions que la Providence répand sur elles : croiroit-on que des hommes & des chrétiens fussent susceptibles d'un pareil sentiment ? mais est-il bien vrai qu'ils en soient susceptibles ? Ah ! mes Freres : dès l'instant que j'ai nommé l'envie, vous m'avez prévenu : avant même que j'ouvre la bouche vous dites tout bas qu'il n'est rien de plus commun dans le monde. Vous le dites, mais avez-vous jamais réfléchi sur

tout ce que ce vice a d'odieux ? y en a-t-il beaucoup parmi vous qui en soient exemptés, & qui cherchent à s'en défendre ? écoutez donc bien, mes chers Paroissiens, ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sur cette matière.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

C'EST par l'envie du diable que la mort, c'est-à-dire le péché, s'est introduite sur la terre, dit l'Esprit-Saint ; (*Sap. 2.*) c'est par elle qu'il s'y est multiplié, qu'il s'y multiplie journellement, & qu'il la souillera jusqu'à la fin des siècles. C'est elle, dit saint Augustin, qui donna la mort au juste Abel ; qui anima les enfans de Jacob contre Joseph leur frere ; qui jeta l'innocent Daniel dans la fosse aux lions ; qui arma Saül contre David ; qui souleva les Juifs contre le Sauveur du monde, & le fit mourir sur une croix.

Les tentations du démon, les pièges qu'il nous tend, les artifices qu'il met en œuvre pour nous éblouir, nous attirer, nous tromper, font l'effet de l'envie qu'il nous porte. De-là ces suggestions impures qui troublent notre imagination, ces inspirations malignes qui nous excitent au mal & nous y entraînent. Pendant que vous travaillez à nous sanctifier, ô mon Dieu, le démon travaille à nous perdre ; & plus nous faisons des efforts pour pratiquer la vertu, plus il redouble les siens, pour nous entraîner dans le vice.

Est-ce que le péché d'Adam devoit rendre le démon moins coupable & est-ce que les nôtres qui en sont la suite, le rendent moins malheureux ? non. Pourquoi donc cherche-t-il à faire tomber le premier homme ? pourquoi donc nous tente-t-il comme il le tenta ? c'est qu'il haïssoit en lui la grace dans laquelle il avoit été créé, la gloire à laquelle il avoit été destiné : c'est qu'il déteste dans les chrétiens le caractère sacré du baptême, en vertu duquel nous avons un nouvel être, & une nouvelle vie en Jésus-Christ. C'est à-dire que les dons de Dieu sont en nous la cause de la haine que le démon a contre nous ; & cette haine est le fruit de son envie ; c'est-à-dire que l'envie renferme la haine des dons de Dieu & de Dieu lui-même.

Les autres péchés sont les péchés de l'homme qui s'y laisse aller, parce qu'il s' imagine y trouver quelque avantage. Le mal se présente toujours à nous sous une apparence de bien. Nous cherchons le bonheur & nous croyons le trouver, les uns dans les richesses, de-là l'avarice ; les autres dans les honneurs, de-là l'ambition ; d'autres dans les plaisirs des sens, de-là la corruption des mœurs & tous les excès du libertinage. Il n'en est pas ainsi de l'envie qui dans le mal, ne cherche & ne peut trouver que le mal ; qui dans le bien ne hait & ne peut haïr que le bien. L'envie

est donc un sentiment purement diabolique. Elle a été, elle est encore dans le démon, la cause de tout le mal qu'il a fait, & qu'il ne cesse de faire aux hommes. Elle est dans les hommes qui l'imitent, la principale cause de tout le mal qu'ils se font, ou qu'ils se desirent les uns aux autres: *Invidia diaboli mors intravit in orbem terrarum; imitantur autem illum qui sunt ex parte ejus.*

Si l'envieux ne dépouille pas son prochain des avantages qui sont l'objet de son envie & la cause de sa haine; c'est qu'il ne le peut pas, ou il n'ose: mais tout cela se passe, & le péché se consume dans son imagination, dans son cœur: ah! si quelque désastre pouvoit renverser tout-à-coup la fortune de celui-là! si celui-ci pouvoit perdre sa place! si cet autre pouvoit essuyer telle & telle humiliation! & ainsi du reste. Que si l'on peut s'y aider & qu'on l'ose, on n'épargne rien. Tantôt on se montre à découvert; tantôt on marche par des souterrains. Tantôt on fait agir ou parler autrui; tantôt on agit ou l'on parle soi-même. On invente des calomnies, on répand des bruits, on fait jouer mille ressorts, & pourquoi? pour noircir la réputation de celui dont on envie le mérite: pour humilier celui dont on envie l'élevation: pour appauvrir celui dont on envie les richesses: pour diminuer, pour détruire, si l'on pouvoit, dans l'esprit d'autrui les bonnes qua-

lités de quelqu'un dont on est jaloux & qu'on déteste.

L'envieux en agit de la sorte contre ceux-là-même dont il se dit ami, & qui le regardent comme tel. Il cache sous de beaux semblants, tout le venin qu'il a dans l'ame. Si vous venez à essuyer quelqu'un des malheurs qu'il vous fouhaite secrètement, & de l'idée desquels il se repait avec complaisance; qu'elle joie ne cache-t-il pas sous les apparences trompeuses de la sensibilité qu'il vous témoigne à l'extérieur! comme il a feint de se réjouir avec vous, il feint de s'affliger avec vous. O le fourbe! ô qu'il y en a de ces ames diaboliques qui prennent un visage triste, un air abbattu, qui portent quelquefois la dissimulation jusqu'à verser des larmes, comme s'ils partageoient bien sincèrement votre douleur; tandis qu'ils s'en réjouissent intérieurement & que leur joie est d'autant plus vive, que votre affliction est plus amere. Sont-ce-là des hommes, ou des démons sous la figure humaine? il n'y a que l'enfer qui puisse inspirer de tels sentimens & une telle façon d'agir.

Je hais un tel, je lui fouhaite du mal, à cause de celui qu'il m'a fait & qu'il cherche à me faire encote: ce n'est ni son mérite, ni sa réputation, ni son bien qui me donne de l'aversion pour lui. J'estime, je loue ce qu'il a d'estimable. Et s'il n'étoit pas mon en-

nemi, je ne le haïrois point : cela se conçoit, voilà l'homme : mais l'envieux ne parle, ne pense point ainsi ; & dans le fond de son cœur il dit précisément tout le contraire. Je hais cet homme à cause de ses talens, de sa réputation, de ses richesses, de sa place, de la considération dont il jouit. Tout cela me déplaît ; je voudrois pouvoir le lui ravir, & si je l'en voyois dépouillé, je serois content, je ne le haïrois plus : quel monstre ! Et cependant, quoi de plus commun dans tous les états que l'envie ? n'est-elle pas le principe le plus ordinaire de toutes les révolutions qui arrivent dans la fortune des grands ? La Cour des Rois n'est-elle pas comme un théâtre où cette indigne passion donne continuellement de nouvelles scènes ? l'élévation des uns ne fait-il pas le supplice des autres ? la chute de ceux-là ne comble-t-elle pas les vœux de ceux-ci, lors-même qu'ils n'y trouvent d'autre avantage que le plaisir de les voir tomber ?

Mais parmi vous, mes Freres, qu'y a-t-il de plus commun ? quelle espece de pécheurs forment le plus grand nombre dans nos Paroisses ? Sont-ce les ivrognes ? les impudiques ? les usuriers ? les voleurs ? non : ce sont les envieux. Pas un laboureur qui ne soit fâché de voir le champ de son voisin plus fertile que le sien, & ses troupeaux plus gras ou en plus grand nombre. Pas un frere qui ne soit jaloux, quand il voit son

frere plus aimé que lui. Pas une femme qui ne souffre d'en voir une autre plus belle ou plus aimable qu'elle. Pas un marchand qui ne porte envie à son confrere, quand on lui donne la préférence. Pas un artisan qui ne soit jaloux & fâché de ce qu'un autre a plus de pratiques que lui. Cette jalousie de métier se glisse par-tout, même dans les lieux les plus saints, dans les états les plus respectables, dans les choses les plus sacrées. Il y avoit dès le tems de saint Paul, des hommes qui prêchoient Jésus-Christ par un motif d'envie & de jalousie contre ce grand Apôtre : *Quidam per invidium Christum prædicant.*

D'où viennent, mes Freres, tant de médisances, de calomnies, de rapports désavantageux vrais ou faux ? Êtes-vous l'envie, & vous verrez disparaître tout cela. Vous avez beau le dissimuler, Madame, & vous le dissimuler à vous-même : la jalousie vous dévore ; & voilà pourquoi vous êtes si mordante & si dangereuse. Cette personne sur le compte & aux dépens de laquelle vous vous égayez si souvent, a plus d'esprit que vous ; si elle n'a pas tant d'esprit, elle a plus de sens & une conduite plus sage, ce qui vaut mieux. Vous craignez qu'on ne l'éleve au-dessus de vous, qu'on ne l'égalé à vous, qu'on ne l'estime autant & plus que vous, Rougissez, vous avez raison ; rien de plus bas, rien de plus honteux que ce sentiment,

tout bas qu'il est , il vit au fond de votre cœur. C'est lui qui fait remuer votre langue , c'est lui qui rend vos propos si véneux , vos plaisanteries si malignes. Personne ne s'y trompe ; & si vous ne le voyez pas , c'est que sur cet article , & cet article n'est pas le seul , vous craignez d'approfondir votre cœur , vous n'osez pas interroger votre conscience.

Et vous, Monsieur, qui devriez épargner tout au moins les personnes de votre état, d'où vient que les personnes de votre état sont l'objet le plus ordinaire de vos médisances, de vos bons mots, des histoires que vous débitez & que vous avez peut-être forgées? D'où vient cet air d'empressement & de satisfaction avec lequel vous recueillez tous les bruits qui courent contre un homme qui ne se méfie point de vous & qui vous regarde peut-être comme son ami? Pourquoi cherchez-vous à diminuer le prix de ses bonnes qualités aux yeux de ceux qui en font l'éloge? pourquoi cherchez-vous à répandre des ridicules sur sa personne & sur sa façon d'agir? D'où vient que vous affectez de relever ses défauts, & que vous paroissez scandalisé de ses moindres fautes? C'est que sa vertu vous déplaît, son mérite vous porte ombrage, ses talens effacent les vôtres: vous auriez honte d'en convenir; mais il n'est pas moins vrai que l'envie vous déchire le cœur, & que c'est-là votre maladie.

Dé-là viennent presque toujours, mes chers Paroissiens, les rapports que vous venez nous faire les uns contre les autres sous prétexte de charité. Nous n'en sommes gueres la dupe ; & nous voyons , en y regardant de près , qu'il en est de ces rapports , comme de ceux que les Satrapes de Babilone faisoient à Nabuchodonosor contre Daniel , dont ils avoient juré la perte. Jusqu'où n'est-on pas capable de pousser la fourberie & la noirceur d'ame , quand on se laisse dominer par cette malheureuse passion ? L'envie ne respecte ni la vérité , ni la vertu : c'est la vérité , au contraire , c'est la vertu qui la rendent plus furieuse. L'histoire des souffrances & de la mort de Jésus-Christ nous en fournit un exemple bien frappant : plutôt à Dieu qu'il fût le seul , & que nous ne visions pas encore tous les jours dans les persécutions que les Justes ont à souffrir de la part des méchans , les effets de cette même envie , dont les Pharisiens étoient animés contre le Sauveur du monde.

Quelles calomnies n'inventoient-il pas contre lui ? ils l'accusoient d'être ennemi de César , lui qui , par ses leçons & par ses exemples apprenoit aux peuples à rendre à César tout ce qu'il lui devoit. Ils l'accusèrent de détruire la loi de Moïse , lui qui n'ouvroit la bouche que pour ramener les hommes au véritable esprit de cette loi & à la pratique des commandemens qu'elle

renferme. Ils l'accusoient d'être un séducteur & de tromper ses disciples; lui, chez qui la vérité, la sainteté, la sagesse étoient accompagnés de prodiges, & des prodiges les plus éclatans, comme les plus incontestables. Mais cette vérité, cette sainteté, cette sagesse, ces miracles sont précisément ce qui excite leur envie, & le leur rend odieux au point qu'ils ne peuvent plus le souffrir. Pilate a beau protester que Jésus n'est point coupable: ces loups altérés du sang de ce divin Agneau, la populace aveugle à laquelle ils ont communiqué leur fureur, demandent à cris redoublés qu'on le crucifie; & qu'il meurt.

N'a-t-on pas vu l'envie produire dans certains royaumes & dans certaines républiques, les plus étonnantes révolutions? ne la voit-on pas quelquefois produire les plus funestes effets dans nos Paroisses? n'a-t-on pas vu des maisons ruinées, des familles détruites par l'envie? des mariages avantageux manqués, des héritiers légitimes frustrés, des troubles domestiques, des dissensions publiques, des procès non moins ridicules que ruineux; & je ne sçais combien de désordres causés par l'envie d'un seul homme ou de plusieurs contre d'autres hommes? Je pourrois vous citer des exemples dont nous avons été, dont nous sommes encore témoins vous & moi: mais n'en disons pas davantage: il n'est

sorte d'excès à quoi l'envie ne puisse porter les humains, dès qu'une fois ils ont le cœur infecté de cette peste. On oublie tout, on sacrifie tout, on ne ménage plus rien. Les droits les mieux établis & les plus sacrés, la vérité, la justice, la raison, tout est foulé aux pieds; on ne connoît plus ni règle, ni mesure, ni bienfaisance.

Dès qu'on voit quelqu'un à qui l'on croit être égal, se tirer de pair, acquérir des titres ou quelque distinction qui l'éleve au-dessus de ses semblables, le serpent de l'envie commence à siffler; on noircit sa réputation; on lui suscite des ennemis; on lui tend des pièges; on saisit toutes les occasions que l'on peut avoir de le mortifier & de lui nuire. Pourquoi cela? Est-ce qu'il est moins vertueux, moins homme de bien, moins estimable qu'auparavant? non; mais il est mieux placé, il est plus riche, il est plus élevé qu'il n'étoit; voilà son crime. Or aux yeux de l'envie croître en richesses ou en dignité, ou en vertu, c'est le plus grand de tous les crimes. Peut-on rien imaginer de plus monstrueux?

Et ce vice, tout monstrueux qu'il est, ne donne des remords à presque personne. Il est ordinairement un de ceux que la plupart des chrétiens se reprochent le moins; ils n'en parlent pas dans leurs confessions, ou ils n'en parlent que comme d'un péché fort léger, comme d'une imperfection qui ne

les inquiète gueres. Où sont les pénitens qui découvrent aux yeux de leur Confesseur, toute la corruption, toute la malignité de cette plaie honteuse, disent ouvertement, sans feinte & sans tortillage : mon pere, je m'accuse d'être un envieux : c'est là mon vice & mon péché capital ; c'est de là que viennent ordinairement tous ceux que je commets contre la charité chrétienne, Quand on parle avantageusement de certaines personnes en ma présence, je suis mal à mon aise, le cœur me bat, je cherche à changer de discours, ou j'amene adroitement la conversation, sur les défauts, les imperfections, les ridicules de ceux qui sont l'objet de mon envie. Quand il leur arrive du bien, je m'en afflige ; quand il leur arrive du mal, je m'en réjouis. J'ai fait semblant de prendre part à leur affliction pendant que j'avois la joie dans l'ame ; j'ai fait semblant de me réjouir avec eux pendant que je crevois de dépit. J'ai joué dans ces occasions, le rôle d'un hypocrite & d'un fourbe. Je ne voudrois pas leur faire de mal, parce que je n'oserois ; mais je serois fort aise qu'on leur en fit, mon plaisir est de les voir humiliés ; j'ai donné des conseils, j'ai tenu certains propos, j'ai fait fourdement certaines démarches dans la vue de leur procurer quelque humiliation ; & si je n'ai pas réussi, ce n'a pas été ma faute. Voilà mon pere, voilà le serpent que je

nourris dans mon sein ; voilà le ver qui me ronge le cœur ; voilà le poison qui me déchire les entrailles. Je reconnois mon péché, je le confesse ; je sens mon mal, & je ne vous le cache point : donnez-moi donc des remèdes pour le guérir.

Mes Freres, je vous le demande : y a-t-il beaucoup de pénitens qui s'accusent ainsi ? & cependant, y en a-t-il beaucoup qui ne s'accusassent ainsi & dans un plus grand détail encore, s'ils vouloient approfondir leur propre cœur, s'ils avoient cette bonne foi, cette droiture, cette sincérité qui doivent accompagner tous nos discours aussi-bien que toutes nos démarches ; mais qui doivent accompagner sur-tout la confession que nous sommes obligés de faire devant Dieu & à l'oreille de son Ministre. Point du-tout : l'envie, comme nous l'avons déjà dit, a quelque chose de si bas, de si honteux, de si indigne de l'honnête homme, qu'on n'a pas la force de l'envisager. On se cache à soi-même la laideur d'un vice qui vient plus que tout autre d'un défaut de raisonnement & de réflexion. Celles que vous venez d'entendre ont dû faire quelque impression sur vos esprits : en voici d'autres, mes chers Paroissiens, qui ne vous paroîtront pas moins vraies, ni moins solides.

SECONDE

SECONDE RÉFLEXION.

Vous connoissez la parabole des ouvriers que le Pere de famille envoie à sa vigne. (S. Matth. c. 20.) Les uns y travaillent dès le matin ; les autres n'y vont que le soir ; & ceux-ci reçoivent néanmoins autant que les autres. Les premiers murmurent ; que répond le maître ? Mon ami, dit-il, en adressant la parole à l'un d'entr'eux : quel tort vous fais-je, & de quoi vous plaignez-vous ? ne vous donne-je pas ce que je vous dois & dont nous sommes convenus ? Prenez donc ce qui vous appartient & retirez-vous. Je donne à ceux-là ce qu'il me plaît, & ce n'est pas votre affaire : quoi ! ma bonté à leur égard vous afflige ! vous avez donc l'œil malin & le cœur méchant, parce que je suis bon. *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum ?* Voilà ce que nous pouvons dire, mes Freres, à qui-conque se laisse dominer par l'envie. Je ne connois pas de réflexion plus propre à l'étouffer dans le cœur de tout homme qui croit en Dieu, & qui regarde tous les biens dont nous jouissons, comme des présens du ciel, comme les dons de la Providence.

Vous êtes fâché, mon cher Paroissien, de ce que votre voisin est riche, ou de ce qu'il a trouvé un moyen honnête de s'enrichir. Vous ne sauriez voir sans chagrin que sa maison croisse, que sa famille fleurisse.

qu'il fasse bien ses affaires. Son industrie, ses talens, son mérite, sa réputation vous affligent : mais à qui donc vous en prenez-vous ?

N'est-ce pas la main de Dieu qui a fait tomber dans cette maison les richesses dont elle est remplie ? n'est-ce pas lui qui a multiplié les troupeaux & agrandi les possessions de votre voisin ? n'est-ce pas lui qui a béni son travail, son commerce, ses entreprises ? Et à cause de tout cela, vous regardez votre frere de mauvais œil ; les avantages dont il jouit font votre supplice ; vous le haïssez donc à cause des graces que Dieu lui fait & des bénédictions qu'il répand sur lui ? vous le haïssez donc parce que Dieu l'aime ? c'est-à-dire que si Dieu lui faisoit moins de graces, vous ne le haïriez pas tant ; c'est-à-dire que s'il l'aimoit moins vous l'aimeriez davantage ; c'est-à-dire enfin que vous faites à votre frere un crime des bienfaits de la Providence, & à Dieu lui-même un crime de ses faveurs & de sa bonté. Croiroit-on que le cœur de l'envieux bien approfondi, fut le cœur d'un impie qui maudit en quelque sorte les dons de Dieu, dans la personne de ceux que Dieu favorise.

Oui, Seigneur, cet homme que vous avez élevé, que vous avez enrichi, que vous bénissez est en butte à la haine des envieux, précisément à cause des graces

que vous lui faites. Dépouillez-le des biens que vous lui avez donnés; retirez-lui toutes vos faveurs; qu'il soit réduit à la misère; qu'il soit couvert d'humiliations; & les envieux seront satisfaits; ils cesseront de le haïr; ne soyez pas si bon, si libéral, & ils ne seront pas si méchans: car ils ne sont méchans que parce que vous êtes bon. *Oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum.*

~ Mais les biens que vous envieZ à votre frere ne devoient-ils pas plutôt le rendre cher à vos yeux comme quelqu'un qui a singulierement part aux bienfaits de la Providence? Quand on aime Dieu, n'aime-t-on pas nécessairement ceux qu'il aime? ne les aime-t-on pas d'autant plus qu'il paroît les aimer davantage? Vous le haïssez donc au lieu de l'aimer, puisque vous haïssez ceux qu'il aime & que vous les haïssez précisément à cause du bien qu'il leur fait?

Sa réputation efface la mienne; ses richesses le mettent au-dessus de moi; s'il avoit moins, j'aurois plus; s'il ne paroït pas tant, je paroïtrois davantage: soit, & vous êtes un orgueilleux: mais enfin, à qui la faute, si votre frere est plus riche, plus élevé, plus heureux, plus aimable, plus estimable, plus aimé, plus estimé que vous? est-ce là un crime à lui faire? ce n'est point à lui qu'il faut vous en prendre: ce seroit à vous-même plutôt, qui par un défaut de conduite, avez peut-être perdu ou manqué

d'acquérir les avantages que vous lui envie; mais sans toucher une corde qui nous meneroit beaucoup trop loin, je dis & je répète encore une fois : ce que vous envie; à votre frere est un don de Dieu. Dieu n'est-il pas le maître de ses dons ? & ne peut-il pas les distribuer comme bon lui semble, sans que vous le trouviez mauvais ? sans que vous murmuriez de la préférence qu'il donne aux uns sur les autres ? quel tort vous fait-il ? ne vous donne-t-il pas tout ce qu'il vous doit, & plus ? oui, sans doute, puisqu'il ne vous doit rien. Recevez-le donc avec action de graces, & mettez-vous bien dans l'esprit que la Providence en donnant plus aux autres, a été libérale envers eux ; mais non pas injuste envers vous. *Tolle quod tuum est & vade.*

Mettez-vous dans l'esprit encore, qu'il faut que les choses soient ainsi ; puisque la Providence les ordonne ainsi, elle a ses raisons ; ces raisons sont justes & toujours relatives soit au bien général de la société humaine dont vous êtes membre ; soit au bien particulier, & de celui qui a plus ou qui est plus, & de celui qui a moins ou qui est moins.

Nul homme n'est étranger à l'égard d'un autre homme : tous sont formés du même limon & animés du même souffle. Nous sommes pour ainsi dire comme une portion les uns des autres ; & en qualité de chré-

tiens , nous sommes les membres d'un même corps , dont le Chef est un Dieu fait homme. Quelle union ! quels rapports ! quels liens ! qu'ils sont étroits ! qu'ils sont sacrés ! qu'ils sont respectables !

Or dites-moi , je vous en prie , mes Freres , est-il naturel qu'un membre se réjouisse de ce qui en afflige un autre , ou qu'il s'afflige de ce qu'il le réjouit ? La joie est-elle dans les yeux , lorsque la douleur est dans les entrailles ? Non , dit l'Apôtre , non : quand un membre se réjouit , tous les autres partagent sa joie ; & s'il souffre , tous compâtissent à sa douleur. Un homme qui seroit également insensible au bien & au mal d'autrui , devroit être regardé comme un membre mort dans le corps de la société humaine : l'envieux est infiniment pis encore ; il sent de la douleur quand les autres sont dans la joie : & il sent de la joie , quand les autres sont dans la douleur ; c'est un monstre.

Réfléchissez donc , & voyez , mon cher Paroissien , que le bien & le mal de ceux à qui vous portez envie , sont le bien ou le mal de vos propres membres ; & que d'ailleurs , ce qui vous afflige dans la personne de votre prochain ou dans sa fortune , peut contribuer & contribue effectivement toujours au bien public , soit d'une manière ou d'une autre. Les talens de cet homme vous portent ombrage & vous déplaisent ;

mais ils tournent à l'avantage public. Si vous êtes bon citoyen, vous devez être fort aise que d'autres aient les talens que vous avez, ou que vous n'avez pas vous-même. Si votre voisin est aussi habile que vous, tant mieux : ce sera deux bons ouvriers au lieu d'un. S'il est plus habile, tant mieux encore ; il fera ce que vous ne pouvez pas faire, & le public n'en sera que mieux servi. Vous êtes fâché de voir la maison de votre voisin croître, s'enrichir, atteindre, ou peut-être passer la vôtre : tant mieux, devriez-vous dire au contraire : plus cet homme-là fera riche, plus il aura de moyens pour faire du bien aux autres. Peut-être à vous-même : & qui vous dit que vous n'aurez jamais besoin de ses services ? Hélas ! cette fortune, ce mérite, ce crédit ou autre chose que vous ne voyez qu'avec peine, & qui vous causent un dépit secret, seront peut-être quelque jour une ressource que la Providence vous aura ménagée pour des besoins que vous ne prévoyez pas, & que vous ne sauriez prévoir.

Les freres de Joseph le haïssioient, ils ne pouvoient pas le souffrir ; ils cherchèrent à le perdre, à cause des songes qu'il leur avoit racontés, à cause de sa sagesse & de la pureté de ses mœurs. Ils n'imaginoient pas que ces songes dussent s'accomplir ; ils ne prévoyoient pas que cette vertu, cette sagesse, à cause desquelles Joseph leur étoit

devenu odieux, le placeroient un jour à la tête d'un grand royaume, qu'il les sauveroit de la famine, qu'il les enrichiroit tous, eux & leurs enfans : & néanmoins toutes ces choses arriverent ainsi. Joseph sauva dans un tems ceux qui avoient voulu le faire périr dans un autre.

Mes Freres, n'envious à qui que ce soit les avantages qu'il a sur nous, ou qui l'égalent à nous. Réjouissons-nous-en au plutôt, & bénissons la Providence de tous les biens qu'elle répand sur la terre. Qu'ils tombent sur nous personnellement, ou sur quelqu'un de nos freres; ils ne partent pas moins de sa main toujours bienfaisante; & ils ne méritent pas moins de notre part mille actions de grâces. Que votre saint nom soit béni, ô mon Dieu, & que je le bénisse dans tous les temps, non seulement pour les dons que vous m'avez faits, mais encore & tout autant pour ceux que vous faites à mes freres; pour ceux-là même que vous semblez leur accorder à mon préjudice. Et qui suis-je, pour demander que vous me préféreriez à qui que ce soit? Qui suis-je, pour murmurer sur la distribution des grâces que vous ne devez à personne? Votre volonté, Seigneur, votre gloire : c'est-là tout ce que je desire : tout ce que vous faites est bien fait.

Heureux, mes chers Paroissiens, heureux celui qui est assez raisonnable pour

penſer de la ſorte. Il eſt à l'abri du trouble, des inquiétudes, des mortifications que l'envie cauſe néceſſairement à quiconque ſe laiſſe dominer par elle. Cette malheureuſe paſſion, quand une fois elle s'eſt emparée du cœur de l'homme, ne lui donne point de repos. C'eſt un ſerpent qui le pique la nuit & le jour, le dépit ſecret, la triſteſſe intérieure dont il eſt dévoré paroiſſent juſques ſur ſon viſage. L'abattement, la conſternation furent peints ſur celui de Caïn, dès qu'il eut commencé à regarder ſon frere Abel avec des yeux de jaloſie. *Concidit vultus ejus.* (Gen. c. 4.)

Saül envie au jeune David la gloire qu'il s'étoit acquiſe par la défaite des Philiftins; & auſſitôt le malin eſprit s'empare de ce miſérable Prince. *Invaſit ſpiritus Dei matus Saül.* (*Reg. l. i. c. 18.*) Il eſt trouble, il ſ'agite, il ſe tourmente au milieu de ſon palais, comme un furieux qui a perdu le ſens, & dont la cervelle eſt tout-à-fait renverſée. David a beau ſ'humilier devant lui: il a beau redoubler les témoignages, les proteſtations du reſpect, de la fidélité, de l'attachement dont il eſt rempli pour ſon roi: tout cela bien loin d'appaifer la fureur de cet implacable ennemi, ne ſert qu'à l'irriter & à le troubler davantage. C'eſt ainſi que l'envieux eſt à lui-même ſon propre bourreau; & ce qu'il y a de plus cruel eſt qu'il ſ'in-

quiète, s'afflige, se tourmente à pure perte.

Car enfin que vous produit cette passion ? Celui qui a la fureur d'amasser du bien, en amasse : il remplit ses coffres ; il aggrandit & multiplie ses domaines ; & cet argent, ce domaine sont quelque chose. Celui qui a de l'ambition desire d'avoir des places, des charges, du crédit, de l'autorité, en quoi il peut être animé par de bons motifs ; & ces places, ces charges, ce crédit, cette autorité sont quelque chose : mais l'envie que vous nourrissez au fond de votre cœur, que vous produit-elle ? Que peut-elle vous produire ? Par quoi pouvez-vous être dédommagé des peines intérieures qu'elle vous fait souffrir ?

Vous vous réjouissez du mal qui arrive à votre prochain : mais cette joie, sur quoi est-elle fondée ? ses troupeaux ont péri : les vôtres en sont-ils plus nombreux ? la grêle, la tempête ont emporté toute sa récolte ; la vôtre en sera-t-elle plus abondante ? Il vient de perdre une grosse somme ; cette somme est-elle tombée dans votre bourse ? Il a commis une imprudence qui fait tort à sa réputation ; en avez-vous pour cela une meilleure réputation vous-même ? Il est ruiné ; en êtes-vous plus riche ? Il est malade ; vous en portez-vous mieux ? Il est mort ; en vivrez-vous davantage ? Rien de tout cela. Pourquoi donc vous réjouir de ce qui l'afflige ? L'envie que vous lui portez

ne vous produit donc autre chose que des inquiétudes, du trouble, des chagrins qui vous déchirent le cœur.

Vous êtes, pour ainsi dire, l'esclave de celui qui est l'objet de votre envie. Il ne tient qu'à lui de vous tourmenter. Il n'a pour cela qu'à bien faire ; & votre envie est pour lui un nouveau motif de faire en tout le mieux qu'il pourra. Plus il verra que vous êtes jaloux, plus il s'efforcera d'augmenter votre jalousie. Il redoublera ses soins, ses précautions, sa vigilance, pour ne pas tomber dans certains cas où il sait que vous seriez bien-aise de le voir. Si vous enviez ses talens, il n'en deviendra que plus laborieux & plus appliqué : si vous enviez sa place, il n'en remplira que mieux toutes les obligations. Si vous lui enviez l'estime publique, le crédit & l'autorité que son rang lui donne, il s'efforcera de s'élever encore plus haut ; & s'il en trouve l'occasion, il se servira, pour vous mortifier, des avantages qu'il a sur vous & qui excitent votre envie. Voilà ce que gagnent les envieux : on cherche à les faire crever de dépit ; & les efforts qu'on fait pour cela, sont leur propre ouvrage ; c'est-à-dire enfin que l'envie n'aboutit & ne peut aboutir qu'à troubler, qu'à déchirer l'âme basse qui nourrit cette vipere, ou plutôt cette pépinière de viperes, dont les morsures ne lui donnent point de relâche.

Et que savez-vous, d'un autre côté, si la Providence ne tournera pas contre vous-même tout ce que vous pourrez faire & imaginer contre celui dont le bonheur vous afflige ? Tout le monde connoît l'histoire de Daniel, dont je parlois il n'y a qu'un instant. Il avoit expliqué les songes mystérieux de Nabuchodonozor : il avoit lu à Balthazar l'arrêt de sa condamnation écrit sur la muraille, par une main invisible & en des caractères à quoi les plus habiles devins n'avoient rien compris. Les vertus & la haute sagesse de ce jeune Israélite lui avoient acquis la plus grande réputation. Nabuchodonozor le fit chef des Mages & gouverneur de la province de Babylone. Balthazar le fit revêtir de la pourpre & le déclara le troisième des Princes de son royaume. Darius lui donna toute sa confiance, & il pensoit à l'établir sur tous ses états.

Ce fut alors que les Satrapes ne pouvant souffrir l'élevation de Daniel, résolurent de s'en défaire. (c. 6.) Ne sachant de quoi l'accuser, parce que sa conduite étoit, à tous égards, irrépréhensible, ils surprirent au roi Darius un édit en vertu duquel quiconque demanderoit quoi que ce fut à quelque Dieu ou à quelque homme que ce pût être, pendant l'espace de trente jours, excepté au roi seul, devoit être incontinent jeté dans la fosse aux lions. Ils savoient bien que Daniel toujours inviolablement fidèle à son

Mvj

Dieu, ne manqueroit pas malgré cet édit, de le prier comme à l'ordinaire. Il ne s'en cachait point; on le prit bientôt sur le fait, on l'accusa devant le roi, & en conséquence il fut jetté dans la fosse aux lions. Quelle satisfaction! quel triomphe pour ses ennemis! Mais leur joie ne fut pas de longue durée. Les lions respectèrent le serviteur du vrai Dieu; le roi qui n'avoit consenti à sa perte qu'à regret, & parce que les princes les plus justes & les plus sages, outre qui ne sont pas toujours à l'abri de la surprise, sont forcés dans certaines occasions; de céder par prudence & pour un tems à la violence qu'on leur fait, le roi outré de colere contre les ennemis de Daniel, & plein de joie à cause de la protection que Dieu lui avoit accordée, fit jeter ses accusateurs dans la gueule des lions, qui les dévorèrent avant même qu'ils fussent tombés dans la fosse; & voilà comme les envieux, les ennemis de l'homme juste tombent eux-mêmes dans le filet qu'ils ont tendu pour le perdre: *Incidit in foveam quam fecit.*

La vie toute sainte & toute divine de notre Sauveur, excite l'envie des Pharisieus, ils jurent sa perte, ils forgent des calomnies, ils soulèvent le peuple contre lui; ils l'accusent devant Pilate; ils le crucifient, il est mort, les en voilà débarrassés; les voilà contents. Mais qu'arrive-t-il? Ce même Jésus, dont la seule vue leur étoit

insupportable , ce même Jésus ressuscite trois jours après ; il est reconnu pour le Messie ; le Temple & la Ville sont détruits ; & les meurtriers de l'Homme-Dieu demeurent comme nous les voyons aujourd'hui de nos propres yeux , sans Roi , sans Loi , sans Autel , sans sacrifice , dispersés , méprisés , & si j'ose le dire ainsi , honnis , hués dans tous les coins de la terre.

Mes chers Paroissiens , croyez - moi : respectons , aimons la vertu , le mérite & tous les dons du ciel , de quelque nature qu'ils soient , & telle que puisse être celui sur la personne duquel Dieu juge à propos de les répandre. Les noirs dessein de l'envie peuvent lui réussir quelquefois. Cette homme pourra bien être la victime de votre passion ; vous pourrez le perdre. Mais prenez garde que la Providence ne lui suscite des vengeurs , & que les pierres dont vous l'avez assommé , ne servent ensuite à vous assommer vous-même. Vous voyez avec joie brûler la maison de votre voisin : mais sçachez que de cette cendre qui vous réjouit , il peut sortir des étincelles qui embrâsent la vôtre.

Souvenez - vous qu'il y a au - dessus de votre tête un juge souverainement juste qui voit , qui compte jusqu'aux moindres mouvemens de la cruelle & honteuse passion qui vous tourmente. Il voit

cette joie maligne dont vous êtes intérieurement transporté, lorsque votre frere est dans l'affliction ; ce dépit secret , ce ver qui vous pique , lorsque vous le voyez prospérer. Il voit ce poison mortel répandu dans toutes les puissance de votre ame ; dans votre cœur , quand vous désirez de nuire à ceux qui excitent votre envie ; dans votre esprit , quand vous en cherchez les moyens ; dans votre imagination , quand elle se repait de l'image des malheurs que vous voudriez voir fondre sur eux ; ou qu'elle se trouble par l'image des biens que vous craignez qui ne leur arrivent.

Je finis, mes Freres, par une réflexion, qui est celle de tout homme sage. C'est que bien loin de faire ou de dire quoique ce soit dans la vue de mortifier nos envieux ; nous devons au contraire ménager la foiblesse humaine dans cette occasion , comme dans toute autre ; & le vrai Chrétien en agit ainsi , non - seulement par un esprit de prudence , à cause qu'en faisant des envieux on se fait à coup sûr des ennemis ; mais encore par un motif de religion , pour ne pas exciter ou nourrir & irriter dans le cœur du prochain , un sentiment qui est le plus mortel poison de la charité chrétienne.

Ne dites donc pas, mon cher Paroissien , comme l'on fait quelquefois , & trop sou-

vent : je veux que mes envieux séchent de dépit. Cette façon de penser n'est ni chrétienne, ni sennée; cherchez plutôt à les adoucir, & pour cela, s'ils vous envient le rang qui vous élève au-dessus d'eux; mettez-vous à leur niveau tant que vous le pourrez sans manquer à la bienfaisance. S'ils portent envie à vos biens, faites-leur en part; si c'est à votre crédit, usez-en pour leur rendre service. Faites valoir en leur faveur les avantages que vous avez sur eux, & qu'ils vous envient. S'ils sont jaloux de vos talens; louez les leurs, relevez leurs bonnes qualités, dissimulez leurs défauts, excusez, couvrez leurs fautes; & de cette manière, vous pourrez non-seulement guérir la plaie que vous leur avez faite sans le vouloir; mais encore gagner leur amitié; à moins que vous n'ayez à faire à quelqu'une de ces ames monstrueuses qui haïssent leurs bienfaiteurs, & qui les haïssent d'autant plus qu'ils en reçoivent de plus grandes marques de bienveillance.

Que la charité a de ressources! quelle est ingénieuse! quelle est aimable! Il n'y a que vous, ô Jésus, qui puissiez planter dans nos cœurs cette racine précieuse de tout bien; & dans laquelle nous trouvons le remède universel de toutes les passions humaines. Votre amour, ô mon adorable Sauveur, votre amour & celui de nos Freres qui sont avec nous & en vous les

membres d'un même corps. Ne permettez pas , que je perde jamais de vue cette vérité capitale qui est la base de ma foi & comme l'abrégé de votre Evangile. Lorsque j'en ferai bien pénétré , le serpent de l'envie ne se glissera jamais dans mon cœur ; je n'en sentirai jamais les morsures.

Les avantages que mon prochain aura sur moi , de quelque nature qu'ils puissent être , ne seront à mes yeux que les dons de votre Providence. Bien loin d'en être jaloux , je les verrai avec joie , & je vous en bénirai conjointement avec celui sur qui vous les aurez répandus : Je vous en bénirai comme si vous les aviez répandus sur moi qui en suis plus indigne que tout autre. Les afflictions de mon prochain seront les miennes ; sa prospérité sera ma joie ; & embrassant tous les hommes dans votre cœur , ô Jésus , mon ame ne sera jamais troublée par l'envie , ni par la haine , le dépit , les chagrins & toutes les mortifications qui en sont la suite ; commençant ainsi dès cette vie à goûter la paix inaltérable dont jouissent les bienheureux qui tous remplis de vous-même , grand Dieu , ne s'envie point mutuellement les différens degrés de gloire qui les distinguent , en élevant les uns au-dessus des autres. Puissiez vous , mes chers Paroissiens , jouir de cette paix , & arriver à cette gloire. Je vous les souhaite , au nom du Père , &c. Ainsi soit-il.